

COLLECTION
Les études du Crif**LE SANG ET LA SCIENCE**
L'ORGANISATION AHNENERBE (« HÉRITAGE DES ANCÊTRES »),
LES "GERMAINS" ET LES JUIFS (1935-1945)**Crif**LE SANG ET LA SCIENCE
L'ORGANISATION
AHNENERBE
« HÉRITAGE DES
ANCÊTRES »**Johann Chapoutot**Professeur d'Histoire contemporaine
à la Sorbonne. Spécialiste du nazisme

Pierre-André Taguieff
Néo-pacifisme, nouvelle
judéophobie et mythe du complot
N°1 > Juillet 2003 • 36 pages

Marc Knobel
La capjpo : une association
pro-palestinienne très engagée ?
N° 2 > Septembre 2003
• 36 pages

Père Patrick Desbois et Levana Frenk
Opération 1005. Des techniques
et des hommes au service de
l'effacement des traces de la Shoah
N° 3 > Décembre 2003
• 44 pages

Joël Kotek
La Belgique et ses juifs : de
l'antijudaïsme comme code culturel
à l'antisionisme comme religion
civique
N° 4 > Juin 2004 • 44 pages

Jean-Yves Camus
Le Front national :
état des forces en perspective
N° 5 > Novembre 2004
• 36 pages

Georges Bensoussan
Sionismes : Passions d'Europe
N° 6 > Décembre 2004
• 40 pages

Monseigneur Jean-Marie Lustiger
Monseigneur Jean-Pierre Ricard
Monseigneur Philippe Barbarin
L'église et l'antisémitisme
N° 7 > Décembre 2004
• 24 pages

Ilan Greilsammer
Les négociations de paix
israélopalestiniennes : de Camp
David au retrait de Gaza
N° 8 > Mai 2005
• 44 pages

Didier Lapeyronnie
La demande d'antisémitisme :
antisémitisme, racisme et exclusion
sociale
N° 9 > Septembre 2005
• 44 pages

Gilles Bernheim
Des mots sur l'innommable...
Réflexions sur la Shoah
N°10 > Mars 2006 • 36 pages

André Grjebine et Florence Taubmann
Les fondements religieux et
symboliques de l'antisémitisme
N°11 > Mars 2007 • 36 pages

Iannis Roder
L'école, témoin de toutes les
fractures
N°12 > Novembre 2006
• 44 pages

Laurent Duguet
La haine raciste et antisémite tisse
sa toile en toute quiétude sur le Net
N°13 > Novembre 2007
• 32 pages

Dov Maimon, Franck Bonnetau & Dina Lahlou
Les détours du rapprochement
Judéo-Arabeet Judéo-Musulman
à travers le Monde
N°14 > Mai 2008 • 52 pages

Raphaël Draï
Les Avenirs du Peuple Juif
N°15 > Mars 2009 • 44 pages

Gaston Kelman
Juifs et Noirs dans l'histoire récente
Convergences et dissonances
N°16 > Mai 2009 • 40 pages

Jean-Philippe Moinet
Interculturalité et Citoyenneté :
ambiguités et devoirs d'initiatives
N°17 > Février 2010
• 28 pages

Françoise S. Ouzan
Manifestations et mutations du
sentiment Anti-juif aux États-Unis :
Entre mythes et représentations
N°18 > Décembre 2010
• 60 pages

Michaël Ghnassia
Le Boycott d'Israël :
Que dit le droit ?
N°19 > Janvier 2011
• 32 pages

Pierre-André Taguieff
Aux origines du slogan « Sionistes,
assassins ! » Le mythe du «
meurtre rituel »
et le stéréotype du Juif sanguinaire
N°20 > Mars 2011
• 66 pages

Dr Richard Rossin
Soudan, Darfour ; les scandales...
N°21 > Novembre 2011
• 32 pages

Gérard Fellous
ONU, la diplomatie
multilatérale : entre gesticulation
et compromis feutrés...
N°22 > Janvier 2012
• 52 pages

Michaël de Saint Cheron
Les écrivains français du XX^e siècle
et le destin juif...
N°23 > Juin 2012
• 56 pages

Eric Keslassy et Yonathan Arfi
Un regard juif sur la
discrimination positive
N°24 > mai 2013
• 64 pages

Michel Goldberg & Georges-Elia Sarfati
Une pièce de théâtre antisémite
à la Rochelle
N°25 > octobre 2013
• 60 pages

Mireille Hadas-Lebel
Le Peuple Juif et l'Etat d'Israël
ont-ils été inventés ?
N°26 > novembre 2013
• 16 pages

Suite en page 40



LE SANG ET LA SCIENCE

L'ORGANISATION AHNENERBE (« HÉRITAGE DES ANCÊTRES »), LES "GERMAINS" ET LES JUIFS (1935-1945)

UNE ÉTUDE DE

JOHANN CHAPOUTOT

*Professeur d'Histoire contemporaine à la Sorbonne.
Spécialiste du nazisme*

Crif

Les textes publiés dans la collection des *Etudes du Crif*
n'engagent pas la responsabilité du CRIF.

La rédaction n'est pas responsable des documents adressés.

BIOGRAPHIE



Johann Chapoutot

Johann Chapoutot est Professeur d'Histoire contemporaine à la Sorbonne. Historien spécialiste de l'Allemagne, il a consacré sa thèse de doctorat et son habilitation (HDR) à étudier l'univers mental et la culture du nazisme. Après des travaux consacrés à la vision nazie de l'histoire (*Le nazisme et l'antiquité*, 2008, rééd. 2012, ainsi qu'une quinzaine d'articles et contributions), il s'est intéressé à l'ambition normative nazie, au projet de créer une nouvelle morale et un nouveau droit sous le III^{ème} Reich (*La loi du sang*, 2014, ainsi que *La révolution culturelle nazie*, 2017, *Le meurtre de Weimar*, 2010, rééd. 2015, et une vingtaine d'articles et contributions).

Il s'est également consacré à la rédaction d'essais de synthèse et d'interprétation (*Fascisme, nazisme et autoritarisme en Europe, 1918-1945*, 2008, rééd. 2013, ainsi que *Le nazisme, une idéologie en actes*, 2012). Ses ouvrages sont traduits en neuf langues (dont l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien et le chinois), et il intervient régulièrement à l'étranger pour des séminaires, cours, colloques et conférences. Titulaire de plusieurs prix (Académie Française, Académie des Sciences Morales et politiques...), il a été distingué par le Yad Vashem International Book Prize for Holocaust Research en 2015 pour *La loi du sang*.

Ancien élève de l'ENS (1998), agrégé d'histoire (2001), diplômé de Sciences Po (IEP de Paris, 2002), Johann Chapoutot est docteur de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne et Dr. Phil. de la TU Berlin (2006). Maître de conférences à l'Université Pierre Mendès France de Grenoble pendant six ans (2008-2014), membre junior de l'Institut universitaire de France (2011-2016), il a été élu Professeur des Universités à la Sorbonne nouvelle (Paris III) en 2014 puis à la Sorbonne (Sorbonne Université), en 2016. Après avoir été successivement rattaché à l'IRICE (Paris I), puis au LARHRA (ENS, Lyon II, Grenoble II), il a rejoint l'IHTP (Institut d'Histoire du Temps Présent), dont il était auparavant chercheur associé, en 2014. Il a, à ce jour, enseigné dans une dizaine d'Universités françaises (Paris I, II, III...) et étrangères (Harvard, Iéna, Université de Brasilia...), ainsi que dans des écoles

(Sciences Po) et Grandes Ecoles (Ecole Polytechnique).

Au-delà du nazisme, Johann Chapoutot a publié une *Histoire de l'Allemagne de 1806 à nos jours* (2014) et dirige depuis 2009 une « *Histoire de la France contemporaine* » en dix volumes aux éditions du Seuil. Poursuivant ses travaux de publication sur l'histoire du nazisme, il mène également projet de recherche sur un mouvement nommé « réforme de la vie » (Lebensreform) qui fut une tentative, à la fin du XIX^{ème} siècle, de définir une modernité alternative (par l'écologie, par une nouvelle pratique du corps, par de nouvelles pédagogies) à celle, industrielle, urbaine et souvent autoritaire, que connaissait l'Allemagne wilhelminienne. Il s'intéresse par ailleurs aux questions économiques contemporaines (politique monétaire, budgétaire et économique allemande depuis 1914) dans le cadre d'une histoire plus générale des modernités occidentales.

SOMMAIRE

BIOGRAPHIE /

de 02 à 03

INTRODUCTION /

de 06 à 07

CHAPITRE 1 /

LA RACE ET LE SOL : FANTASMES OCCIDENTAUX, OBSESSIONS ALLEMANDES

de 08 à 18

L'occident et la race

de 08 à 12

L'Allemagne et le sol

de 13 à 15

*La Grande Guerre et le « corps du peuple » :
hémorragie, démographie, eugénisme*

page 16

Le projet d'une « science allemande »

de 17 à 18

CHAPITRE 2 /

LA SS : VIOLENCE, SCIENCE, TECHNOCRATIE

de 19 à 24

Une milice nazie en expansion

de 19 à 21

Le « CNRS » de la SS

de 22 à 24

CHAPITRE3 /	LES « SCIENCES DE L'ESPRIT »	de 25 à 29
	<i>Les « ancêtres » et leur « héritage » : Origine, continuité et « génie de la race »</i>	de 25 à 27
	<i>Le Kriegseinsatz des « sciences de l'esprit »</i>	de 28 à 29
CHAPITRE4 /	LES « SCIENCES DE LA NATURE »	de 30 à 32
	<i>Des sciences germaniques</i>	page 30
	<i>Sciences de guerre, sciences en guerre</i>	de 31 à 32
CHAPITRE5 /	LA DISLOCATION DE L'AHNENERBE	de 33 à 36
	<i>Fin et suites : un demi-procès de Nuremberg</i>	de 33 à 34
	<i>Comme si de rien n'était ? La continuité des carrières scientifiques après 1945</i>	de 35 à 36
CONCLUSION /		page 37
BIOGRAPHIE /		page 38

INTRODUCTION

Apartir de 1936, et jusqu'en 1945, une maison d'édition scientifique a diffusé, en Allemagne, des titres dont la diversité et l'éclectisme révèle l'ambition. On trouve ainsi, dans les publications scientifiques de la *Ahnennerbe-Stiftung*, des ouvrages traitant de la physique théorique « juive » contemporaine, de l'artisanat et des coutumes germaniques ancestrales, de l'histoire tardo-antique (fin de l'Empire romain), des runes, des recherches préhistoriques sur Cro-Magnon et Aurignac, de l'ethnologie de la Bourgogne contemporaine, de la symbolique des marques et symboles sur les façades des maisons, de la linguistique indogermanique comparée, de l'architecture du nord de la Californie, ou bien proposant les plus récentes recherches en onomastique (patronymes et prénoms), une édition scientifique du Codex Aesinas (manuscrit de la *Germania* de Tacite). Les lecteurs intéressés par l'histoire des Lombards, la symbolique de la hache et de la croix chez les Germains du Nord ou la guerre de Ramsès II contre les Hittites y trouvaient également leur bonheur.

Les couvertures des ouvrages et leur iconographie offraient une riche palette d'images, des variations historisantes sur les runes et les symboles traditionnels

de l'architecture et de l'artisanat germaniques, que l'on retrouvait en première page des fascicules de formation de la SS – le *SS-Leitheft*, notamment – ou sur les couvertures de la riche et prestigieuse revue *Germanien*, revue scientifique qui traitait de l'histoire et de la raciologie germaniques. De manière significative, ce sont les mêmes thèmes et symboles que l'on retrouvait sur les blasons et les armes des différentes divisions de la Waffen-SS.

A première vue, l'iconographie comme la diversité hétéroclite des thèmes traités accréditent la thèse d'un occultisme broussailleux, si courant et si commode lorsque l'on traite de ce curieux oxymore qu'est la « science nazie » : des réminiscences d'*Indiana Jones* ou de *Docteur Folamour* sont là pour nous rassurer et nous rappeler qu'il n'y eut pas plus de science que de droit ou de morale nazis. Quelques amis et proches d'Heinrich Himmler, dont la très faible formation intellectuelle le rendait sensible à toutes sortes d'élucubrations et de fantasmes, nous confirment dans ce diagnostic : des gens qui parlent du Graal et qui s'interrogent sur le mode de fécondation germanique les nuits de pleine lune ne peuvent être sérieusement arraisionnés à l'histoire des sciences. Or ces fumeux illuminés furent une toute

petite minorité, soufferts par la technos-structure parce qu'il le fallait bien, parce qu'ils étaient des commensaux d'Himmler. S'ils portaient parfois un uniforme noir et bénéficiaient de financements sur ordre du chef, ils étaient tenus en lisière de la SS et, surtout, de sa vitrine intellectuelle et scientifique, le *Deutsches Ahnenerbe* – l'héritage des ancêtres allemands, créé en 1936, et éditeur des livres précités. Une rapide évaluation des publications de l'Ahnenerbe convainc vite que nous avons là affaire à des travaux sérieux, en philologie, archéologie, histoire du droit, ethnologie – lestés certes par les postulats et les concepts du temps (la race, le déterminisme biologique), mais à peine plus qu'ailleurs en occident à l'époque. Bref, de la science savante de

bonne facture, à l'exception des travaux d'épistémologie des sciences physiques de Dingler, physicien assez médiocre qui échoua manifestement à prouver la faiblesse heuristique de la théorie de la relativité, produit d'un cerveau juif selon lui.

Que l'Ahnenerbe de la SS n'ait pas été une collection de farfelus ou d'idéologues obtus, mais un lieu de rassemblement d'esprits et de savants qui étaient parmi les meilleurs de leur temps interroge notre propre science et notre propre intelligence. C'est à l'histoire de l'Ahnenerbe et à quelques considérations sur l'enracinement de ses travaux dans la science du temps que le présent travail invite.

LA RACE ET LE SOL : FANTASMES OCCIDENTAUX, OBSESSIONS ALLEMANDES

L'occident et la race

Un mystère (comment la science allemande, considérée comme une des toutes premières du monde, a-t-elle pu coopérer avec les nazis ?) et une absurdité (comment des scientifiques ont-ils pu parler de « science allemande » ou de « science nationale-socialiste » ?) sont vite levés si l'on se donne la peine de faire un détour par l'histoire des sciences¹ à l'époque moderne et contemporaine. La notion de race y figure de fait en bonne place dans les sciences de la nature et de l'homme et, de ce point de vue, le racialisme et le racisme nazis n'ont rien d'étrange ou d'exotique dans les années 1920 et 1930.

La raciologie (*Rassenkunde*), dite « anthropologie raciale » en France et dans les pays anglophones, est en effet une science de l'homme tout à fait légitime, auxquelles l'histoire, l'anthropologie, la géographie, voire l'économie et l'histoire de l'art sont liées. La race est en effet une catégorie d'identification, de classement et de hiérarchisation des types humains dont l'emploi est courant à titre de facteur explicatif en histoire médiévale, par exemple, ou en histoire de l'art², tout comme en géographie et en économie.

L'anthropologie raciale ne fait rien d'autre que ce que font les minéralogistes, les botanistes et les zoologistes depuis que les « sciences naturelles » ou, plutôt « l'histoire naturelle », sont apparues au XVII^{ème} siècle : cette science, comme toutes les autres sciences empiriques, identifie (repérage), discrimine (établissement de critères de distinction et de différenciation), nomme, classe (versement des individus dans une classe, précisément : genre, espèce...) et hiérarchise. Les botanistes n'ayant aucun scrupule à montrer que les plantes à fleurs sont d'une organisation plus complexe que les mousses, par exemple, les raciologues ne voient pas malice à distinguer l'organisation fruste de tel organisme de la vitalité complexe d'un autre.

Ces typologies statiques deviennent évolutives, dynamiques, avec Darwin. L'établissement quasi-définitif de la théorie de l'évolution comme lecture globale du vivant permet de classer et hiérarchiser le vivant humain sur des échelles diachroniques : le blanc n'est plus seulement supérieur au noir, il lui est supérieur, car il est plus évolué que lui. Le noir marque un stade antérieur de l'évolution, comme en témoignent les chronotypes du visage et de la mâchoire, passage obligé des manuels d'histoire naturelle, qui montrent

1. PESTRE, Dominique (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs. Modernité et globalisation*, Paris, Seuil.

2. MICHAUD, Eric, *Les invasions barbares*, Paris, Gallimard.

bien comment l'on passe du singe à l'homme accompli. Ceux qui restent dubitatifs à l'égard de l'évolution adoptent souvent une position raciste plus radicale : le noir et le blanc ne sont pas des éléments d'une même échelle, d'une même évolution, mais les représentants de deux espèces radicalement différentes. Réfutant le monogénisme (souche commune), ils adoptent une posture résolument polygéniste (les races sont radicalement étrangères les unes aux autres)³.

C'est de cette sensibilité polygéniste que relèvent généralement les raciologues nazis, comme Hans Günther : l'autochtonie de la race germanique, qui ne vient de nulle part, Asie ou Afrique, mais qui est née de sa terre, la rend étrangère et incommensurable aux autres races (slaves, noirs...) et aux autres manifestations du vivant (Juifs).

Il faut noter que, au cours de ce XIX^{ème} siècle qui se passionne pour l'histoire naturelle et qui l'érige en science, la « question juive » évolue du préjugé passionnel vers le « jugement » « rationnel », car scientifique.

Le thème de la « question juive » est très présent dans les débats et discours politiques européens depuis la Révolution française. Celle-ci a donné aux Juifs de France le statut de citoyen à part entière et les a sortis de cet état de minorité juridique dont ils pâtissaient dans une monarchie chrétienne de droit divin : la Révolution permet la « sortie du ghetto »

, au sens juridique et géographique, l'accès à la dignité politique et à l'égalité des droits. Cette « émancipation des Juifs » est parallèle, en France à celle des protestants, « tolérés » depuis 1787, puis pleinement citoyens depuis 1789. Mais, plus encore que dans le cas protestant, l'accès des Juifs à la citoyenneté marque une rupture avec des préjugés et des persécutions millénaires dans l'occident chrétien.

Dans le sillage de la Révolution française et de la diffusion des idées de la Déclaration des Droits de l'Homme et du citoyen (1789) puis du Code Civil (1804), l'émancipation des Juifs gagne un nombre croissant de pays européens : les Etats créés par la France (République Batave, 1796), les territoires occupés par la France (Westphalie, 1808) ou alliés à elle (Prusse, 1812), puis d'autres Etats (Suède en 1835, Royaume-Uni en 1858, Russie en révolution en 1917...).

En 1843, en Allemagne, le théologien et philosophe Bruno Bauer publie *La question juive (Die Judenfrage)* dans lequel il examine les conditions de compatibilité de la religion juive avec la vie politique et juridique d'Etats chrétiens. En 1844, dans *De la question juive (Zur Judenfrage)*, Karl Marx formule une réponse radicale à ce problème : les Juifs doivent se fondre dans l'universel et abandonner le particularisme de leur culture et de leur religion, dans lesquelles il voit, peut-être plus que dans le cas des religions chrétiennes, un facteur d'aliénation de l'individu et une

3. TAGUIEFF, Pierre-André, *La couleur et le sang*, Paris, Mille et Une Nuits.

cause de sa situation marginale dans les sociétés occidentales (la famille de Marx s'était convertie au protestantisme).

Avec les progrès de l'émancipation, la « question juive » (comment faire des Juifs pleinement des citoyens ?) devient, sous des plumes antisémites, un « problème juif » lié, à leurs yeux, au succès de cette émancipation et de cette intégration des Juifs aux Etats et nations. Aux yeux des antisémites, les Juifs, désormais sortis des ghettos, pleinement citoyens et méconnaisables (changements de nom, adoption de prénoms non-juifs, conversions, déménagements dans des quartiers « chrétiens »...) représentent un danger de mutation et de subversion des sociétés chrétiennes traditionnelles voire, pour ceux qui sont le plus versés dans le développement des sciences naturelles et de la race, si dynamiques à l'époque, du « corps racial ». L'« anthropologie raciale », qui triomphe un peu partout en occident depuis le début du XIX^{ème} siècle, fait de la « question juive » un problème biologique. Les thèses se raidissent et l'expression « question juive » devient, dès les années 1860, un marqueur antisémite certain : l'émancipation et l'intégration, phénomènes d'ordre culturel, n'effacent pas la nature biologique de l'identité juive. L'intégration est donc impossible : l'évolution des prénoms (de *Moses* à *Friedrich* en Allemagne) et des patronymes, les baptêmes protestants ou catholiques n'y changent rien : *Jud bleibt Jud*, lit-on sous la plume des antisémites biologiques et racistes les plus convain-

cus. En Allemagne, le journaliste Wilhelm Marr popularise le mot « antisémitisme » dans les années 1870 (La « Ligue des Antisémites » est créée en 1879), qui trahit ce raidissement racio-biologique : le sémité est une biologie allo-gène. Des intellectuels de renom et de grande stature s'investissent également dans ce combat : l'économiste Karl Eugen Dühring publie en 1881 *La question juive comme question de race, de mœurs et de culture – avec une réponse du point de vue de l'histoire mondiale*. Des publicistes obsessionnels vulgarisent ces thèses, comme Theodor Fritsch, auteur en 1887 d'un *Catéchisme antisémite*, réédité en 1907 sous le titre de *Manuel de la question juive*. Par sa vulgarité, sa bêtise et sa violence, il est l'équivalent allemand du Drumont de *La France juive* (1884), avec le même succès éditorial qu'en France du reste. Dans un contexte de récession économique, et face aux vagues de réfugiés juifs victimes de pogroms en Europe de l'Est et cherchant refuge en France, un antisémitisme à valence essentiellement xénophobe (stigmatisant des pauvres, étrangers, parlant avec un fort accent) se développe à l'Ouest de l'Europe, moins en Allemagne qu'en Autriche (Etat multinational, dont la droite est préoccupée par les risques de « submersion » de l'élément germanique) et que dans la France de l'Affaire Dreyfus. Il reste que, à partir de 1871 et des mutations spectaculaires que connaît l'Allemagne, l'antisémitisme se renforce : les Juifs apparaissent comme les bénéficiaires de la « modernisation » de la société, qui parachève leur « sortie

du ghetto ». L'acmé de l'antisémitisme est atteint à partir de 1916, dans un contexte de difficultés réelles de l'Allemagne en guerre. La défaite, inattendue et surprenante, de 1918-1919, accentue cette tendance.

Les textes des antisémites proposent « une résolution définitive de la question juive », comme l'écrit Eugen Düring en 1881. D'un auteur à l'autre, les modalités varient, mais le fond de la « solution » reste le même : éloigner les Juifs.

Si un Karl Marx prônait la disparition des Juifs en tant que Juifs, leur élévation à l'universalité rationnelle et citoyenne par l'abdication de leur culture et de leur religion, les antisémites ne l'entendent pas du tout ainsi : un Juif ne peut disparaître en tant que Juif (en devenant chrétien, par exemple). Il doit disparaître tout court, du moins géographiquement, voire, pour les plus exaltés, biologiquement.

Pour atteindre cet objectif, des « solutions » sont proposées qui prévoient, au fond, de revenir à la situation préévolutionnaire, celle des anciens régimes chrétiens : minorité juridique, ghetto social et géographique, contraintes légales multiples. Les Juifs ne sont pas considérés comme des citoyens de ces nations en construction au XIX^{ème} siècle, mais comme des étrangers hôtes de ces nations. A ce titre, ils ne peuvent jouir des mêmes droits que les citoyens. Devant les progrès de l'émancipation, qui

est une réussite, et de l'intégration, qui est un fait, les antisémites prônent parfois des solutions plus radicales, inspirées de la « science de la race » de l'époque : le contingentement biologique par la stérilisation obligatoire, par exemple.

C'est face à ce déchaînement discursif, mais aussi face à des événements inquiétants, comme l'Affaire Dreyfus en France, que certains Juifs prennent les antisémites au mot : dont acte, ils souhaitent partir, et recouvrer cette terre perdue depuis la conquête romaine et les diasporas des années 67 av. n.è. et suivantes. Aux Düring, Fritsch, Drumont, mais aussi Vacher de Lapouge, Paul de Lagarde et autres répond, en 1896, *L'Etat des Juifs* de Theodor Herzl, fondateur du mouvement sioniste. Le théologien protestant Johann Friedrich Heman lui emboîte le pas en 1897 en publiant *L'éveil de la nation juive : le chemin vers une solution définitive de la question juive* (*Der Weg zur endgültigen Lösung der Judenfrage*) plaidoyer en faveur d'un Etat-nation juif au moyen orient.

Chez les antisémites, ces réflexions et projets sionistes font débat : les uns les reprennent en estimant qu'il s'agit sans doute là du moyen le plus sûr pour se débarrasser des Juifs. D'autres, obsédés par les thèmes du « complot » et de « l'internationale » juive font observer qu'une concentration juive en Orient créerait une sorte de Vatican juif, mais bien plus puissant, qui serait le quartier général d'une domination mondiale future...

L'antisémitisme nazi s'inscrit pleinement dans une culture européenne et, plus largement, occidentale, fortement imprégnée d'antijudaïsme chrétien et d'antisémitisme biologique et politique.

L'antisémitisme fait florès dans les rangs des droites nationales européennes, peuplées de gens inquiets de l'homogénéité, de la nature et de l'authenticité des groupes sociaux qui, au XIX^{ème} siècle, s'érigent en Etats-nations. Qu'est-ce qu'une nation qui ne serait pas homogène culturellement et racialement ? L'antisémitisme est également bien représenté à gauche : le « Juif » est la figure, puis la métaphore, du capital déraciné, oppresseur du prolétariat.

Ce sont ces multiples traditions (antisémitisme nationaliste de droite, antisémitisme religieux, antisémitisme de gauche...) qui convergent dans le creuset et la synthèse nazie, exprimée par le programme en 25 points du 24 février 1920. Rédigé en grande partie pour détourner les classes populaires du communisme et de la social-démocratie, ce programme reprend une rhétorique et des idées de gauche (lutte contre les profiteurs de guerre, nationalisation des grandes industries...), mais aussi l'antisémitisme *völkisch* celui de la droite ethno-nationaliste qui estime qu'un peuple est un corps homogène, une biologie non mélangée. Les articles 4 et 5 du programme de 1920 énoncent ainsi que « seuls les citoyens jouissent des droits civiques. Pour être citoyen, il faut être de sang allemand, la confession important peu. Aucun Juif ne peut donc

être citoyen ». En conséquence, les Juifs ne peuvent « vivre en Allemagne que comme invités, et doivent se soumettre à la juridiction touchant les étrangers ».

Tout doit être ainsi clair et précis : les nazis, comme le dit Hitler, refusent d'être « des antisémites passionnels » et défendent un antisémitisme rationnel : les pogroms ne mènent à rien. Il faut « tout simplement éloigner les Juifs » de la race germanique et des territoires où elle vit. Plusieurs lettres et déclarations publiques font mention de « solutions » plus extrêmes encore, Hitler se complaisant volontiers dans la radicalité de son propre discours, alimenté par sa colère devant la situation catastrophique de l'Allemagne (défaite, révolution de 1918, traité de Versailles, quasi-guerre civile de 1919 à 1923, hyperinflation, occupation de la Ruhr, République de Weimar et démocratie...), dont il rend les Juifs responsables⁴. A cet égard, une fois encore, les nazis ne font preuve d'aucune originalité : à tout traumatisme social, à tout événement sidérant voire inexplicable (la révolution et la défaite de 1918 par exemple) son complot... Les Juifs sont accusés d'avoir poignardé l'armée allemande dans le dos et amené les socialistes et les communistes au pouvoir.

Il fallait ces précisions pour savoir de quoi nous parlons, mais il reste que l'idée de race, et de race juive, n'ont rien de délirant en Europe et en Occident dans les années 1920-1930 : ce sont là des « faits scientifiques » pour la quasi-totalité des contemporains.

⁴. BURRIN, Philippe, *Ressentiment et apocalypse. Essai sur l'antisémitisme nazi*, Paris, Seuil, 2004, 103 p.

L'Allemagne et le sol

Inclure l'homme dans une « histoire naturelle » gouvernée par les principes de la biologie (race, évolution...) implique de prendre au sérieux les enseignements de la biologie, et singulièrement de la zoologie, pour connaître l'homme.

La biologie travaille au XIX^{ème} siècle sur les fonctions vitales de l'animal, telles qu'elle peut les observer à l'œil nu : procréation, nutrition, conquête et défense, protection...

Ces différentes fonctions ont toutes un dénominateur commun, qui est le territoire : l'espace sécurisé qui accueille la naissance et le développement de l'individu.

Ce territoire est vite dénommé « biotope », c'est-à-dire, littéralement « territoire de vie », espace indispensable à la vie de l'espèce et de ses individus.

Le prestige de l'histoire naturelle et des sciences naturelles est tel que le second XIX^{ème} siècle voit les concepts et notions de ces sciences se translater de la nature vers la culture, de l'animal vers l'homme : au fond, toute l'histoire est histoire naturelle, et les sciences humaines sont des sciences de la nature comme les autres – géographie, économie, histoire, psychologie lisent les sociétés humaines comme des hordes ou des hardes désireuses de sécuriser un espace pour l'espèce.

Ce mouvement consacre la bonne fortune

du « biotope », dont historiens, géographes et économistes raffolent. En allemand, biotope se dit *Lebensraum* (bios = Leben = vie ; topos = Raum = espace ou territoire) : en histoire médiévale, l'expansion des chevaliers teutoniques vers l'Est devient ainsi une quête de *Lebensraum*, comme la conquête des empires coloniaux méticuleusement suivie par les géographes et les économistes...

Des sciences, le *Lebensraum* passe à la politique : notion purement descriptive dans un premier temps, elle est devenue prescriptive sous la plume des stratégies militaires, des magnats de l'économie, des journalistes patriotes et des politiciens ambitieux. C'est le cas partout en occident, mais particulièrement en Allemagne.

Dans le Reich créé en 1871, la quête d'espace devient une obsession, moins sous le gouvernement de Bismarck, soucieux de statu quo et de paix en Europe, qu'à partir du moment où il est renvoyé par le jeune Guillaume II, en 1890. En cette fin du XIX^{ème} siècle, le Reich prend la pleine mesure des problèmes que pose son développement, notamment sa tumultueuse transition démographique : le Reich connaît une croissance démographique de 67 % entre 1871 et 1914. Il passe, en moins de 45 ans, de 40 à 67 millions d'habitants. A cette espèce féconde, il faut un espace nourricier.

C'est bien la géopolitique allemande, jeune science tétonisée par l'expansion démographique et par l'encerclement supposé

de l'Allemagne, puissance centrale, qui a théorisé avec le plus de fermeté l'usage politique de la notion biologique de *Lebensraum*. L'ouvrage que lui consacre le géographe Friedrich Ratzel se veut, comme l'indique son sous-titre, une « étude biogéographique » qui a pour ambition à peine masquée de faire coïncider les dessins de la géographie avec les desseins de la vie.

La spécificité allemande, indéniable, tient également aux territoires visés. Si les nations colonisatrices ont su se partager l'Afrique et l'Asie, l'Allemagne, restée à l'écart de la colonisation et du partage du monde en raison d'une construction étatique tardive (1871) et du désintérêt de Bismarck, chancelier jusqu'en 1890, pour les territoires ultramarins, qui devaient servir de dérivatif aux ennemis de l'Allemagne, et ne pas détourner celle-ci du maintien d'un statu quo européen, d'une paix continentale indispensable à la survie du jeune Etat, s'intéresse à des espaces européens. Economistes, militaires, géographes, capitaines d'industrie, journalistes et publicistes favorables aux thèses expansionnistes ont généralement pris acte de la fin de la course au clocher colonial outre-mer. Il reste à ces esprits le dessein d'un Sud-Est ou d'un Est allemand. Après tout, ce qui légitime la colonisation, l'appropriation de territoires et leur mise en valeur par des colons, est depuis toujours la déshérence supposée et proclamée desdits territoires : mal *cultivées* par des Slaves manifestement inférieurs, les terres de l'Est pouvaient à bon droit être qualifiées de *Terra Nullius*, de terres n'appartenant à personne, comme le prévoyait

le droit international depuis les travaux d'Emerich de Vattel au XVIII^{ème} siècle. Vattel avait repris au droit romain la vieille expression de *terra nullius* qui, sur le modèle de la *res nullius*, désignait une terre dépourvue de propriétaire. Le droit international naissant en avait fait, depuis la Renaissance, l'argument juridique de l'annexion territoriale : un Etat constitué abordant une terre non possédée par un Etat reconnu pouvait la revendiquer comme sienne⁵. Vattel, dans son *Droit des gens* (1758), rapidement devenu une référence, déplace l'objet de la réflexion aux « peuples primitifs » qui, n'ayant créé ni culture ni civilisation digne de ce nom sur leurs terres, ne pouvaient en être reconnus propriétaires. Vattel était doublement un homme des Lumières : son concept était à la fois une arme contre l'argument de la patrimonialité monarchique (le propriétaire est celui qui cultive la terre et non celui qui se borne à en hériter) et un outil pour l'expansion d'une Europe blanche et éclairée, appelée à cultiver le monde et ses peuples.

Nul ne précisait que l'expression de *Terra nullius* devait se limiter à désigner les territoires des aborigènes ou des Namas. Une terre en déshérence se trouvant sur le continent européen pouvait tout aussi bien être un objet légitime d'annexion qu'en Amérique du Sud ou en Afrique. C'est donc avec la plus parfaite conscience de leur bon droit d'hommes blancs, européens ou germaniques, que des expansionnistes allemands ont désigné les vastitudes incultes de l'Est comme cible naturelle de la colonisation allemande. Le droit naturel, celui

5. CHAPOUTOT, Johann, *La loi du sang. Penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, 2014, 567 p.

d'un Vattel comme celui de la biologie, le commandait, tout comme l'histoire, qui enseignait que, à partir du XIII^{ème} siècle, les chevaliers teutoniques avaient colonisé la Pologne et la Baltique. Pour les amateurs d'une préhistoire définie en 1912 par le grand savant Gustav Kossina comme une « science éminemment nationale », il était pertinent de remonter aux expéditions des Goths et des Varègues en lointaine Crimée – sortes de grandes invasions du Nord vers l'Est depuis, lit-on parfois, le III^{ème} millénaire avant notre ère. Le dossier était ainsi solidement constitué, avec des arguments tellement légitimes et légitimant que l'occasion fut trop belle, en 1918, de profiter de la disparition du tsarisme et de la hâte bolchevique à conclure la paix, pour annexer d'immenses territoires lors de la signature du Traité de Paix de Brest-Litovsk le 3 mars 1918. La longueur des négociations (4 mois, de décembre 1917 à mars 1918) desservit les partisans allemands d'une paix sans trop d'annexions : ce furent finalement Guillaume II et l'état-major général de l'armée qui l'emportèrent, et qui emportèrent le morceau – la Pologne, la Baltique, une partie de la Biélorussie et de l'Ukraine étaient incorporées au Reich tandis que le reste du territoire biélorusse et ukrainien était voué à former des Etats satellites de l'Empire allemand. Certes, les Bolcheviks signèrent n'importe quoi pour en finir rapidement, tout en n'en pensant pas moins et en prévoyant, in petto, reprendre ces territoires le moment venu. Il reste que l'effet de la paix de Brest-Litovsk fut immense en Allemagne : la victoire à l'Est était totale, les gains territoriaux ab-

solument considérables et, pour les « biogéographes » et autres géopoliticiens du *Lebensraum*, la subsistance et la croissance du *Volk* allemand, épousé par les effets du blocus allié, étaient désormais assurées pour toujours. Le choc de Versailles, en 1919, ne fut pas qu'un choc lié au front de l'Ouest : ce règlement général de la paix annula également les acquis fabuleux de la victoire à l'Est et accentua d'autant le sentiment de gâchis et de frustration liés aux autres dispositions du *Diktat* de Versailles qui, on ne le dit jamais, annule de facto et de jure la paix de Brest-Litovsk.

Versailles, toutefois, ne se contente pas de rayer d'un trait de plume la victoire à l'Est. Avec la renaissance de la Pologne, la création des Etats baltes et des concessions territoriales aux nouveaux Etats tchécoslovaque et hongrois, ce sont autant de territoires germanophones anciennement rattachés à l'Allemagne qui deviennent un Est étranger. Le thème d'une germanité perdue, et menacée, devient omniprésent à droite en cette fin des années 1910. Il est l'argument majeur de mobilisation de soldats allemands qui, au lieu de rejoindre la vie civile, s'agrègent aux corps francs, troupes militaires illégales, mais tolérées et financées, qui vont combattre en Silésie et sur la Baltique pour défendre, contre le péril slave et communiste, le « *deutscher Osten* », l'Est allemand. Ernst von Salomon a livré, dans *Les réprouvés*, un témoignage à la fois épique et cauchemardesque des tribulations de ces reîtres contemporains, lointains héritiers des troupes errantes de la Guerre de Trente ans.

La Grande Guerre et le « corps du peuple » : Hémorragie, démographie, eugénisme

Le traumatisme de la Grande Guerre n'est, en Allemagne, pas seulement symbolique, politique ou géopolitique. Il est avant tout démographique.

La Grande Guerre est vécue comme une saignée démographique de première importance, comparable à la grande catastrophe de la guerre de Trente ans, qui a laissé tant de traces traumatiques en Allemagne : la guerre de 1914-1918 se solde par 1,8 millions de morts masculins et jeunes au front, auxquels il faut ajouter les 700 000 morts civils de l'arrière, principalement parmi les femmes, les enfants et les personnes âgées. La cause de cette effrayante surmortalité est le blocus imposé aux puissances centrales (rajouter 300 000 morts en Autriche allemande), qui provoque épuisement des organismes et mort par famine et maladies diverses,

dont l'épidémie de grippe espagnole à partir de 1918.

Les catégories du temps informent la lecture de cette tragédie : elle est quantitative, certes, mais aussi qualitative, le darwinisme social dominant postulant que ce sont les meilleurs qui tombent au combat, car ce sont eux qui se portent en première ligne. Ne demeurent que les faibles, les inaptes, les lâches et les médiocres. Cette angoisse social-darwiniste trouve son dépassement et son salut dans une utopie eugéniste, en Allemagne comme partout en Europe de l'Ouest : le corps du peuple, si durement amputé, devra être reconstitué par la science et la technique biomédicale, de la même manière que la chirurgie esthétique se développe à l'époque pour réparer les traumas physiques des gueules cassées.

Dans ce contexte, la biologie raciale se voit attribuer un rôle de tout premier plan, et l'eugénisme a, durant les années 1920, le vent en poupe.

Le projet d'une « science allemande »

Ce projet, qui sous-tend toute l'existence de l'Ahnenerbe, n'est pas absurde, quoi que discuté et contesté à l'étranger dans les années 1930.

Le postulat de la Renaissance et des Lumières, enté sur les principes du christianisme et du stoïcisme, est celui de l'universalité de la raison : tout être humain en est doté ; dès lors, la connaissance et la science sont universelles.

Au XIX^{ème} siècle, les progrès de l'anthropologie raciale, ainsi que l'expérience de la colonisation remettent en question ces postulats : la différence entre races apparaît telle qu'il n'est plus question d'égalité abstraite, devant le constat des inégalités concrètes. L'occident blanc apparaît comme le foyer de la raison et de la science, et il est douteux que les autres races puissent y accéder.

Par ailleurs, la notion de race s'empare de toutes les disciplines : l'histoire de l'art montre que chaque style est le produit d'une biologie. La race blanche, apollonienne, invente le trait, la symétrie, la perspective, toutes choses qui sont inconnues dans les autres types d'arts.

L'idée selon laquelle les productions intellectuelles sont le produit d'idiosyncrasies raciales s'impose : à chaque race, son art, sa musique, sa littérature, son droit, sa science...

Un cerveau juif ne peut accéder à la compréhension du réel déployée par les grands génies de la race nordique (de Vinci, Bach, Platon...). Une sensibilité nègre ne peut apprécier la musique parfaitement ordonnée et mathématisée d'un Jean-Sébastien Bach, de la même manière qu'un nordique ne peut apprécier le jazz, etc...

Les implications sont terribles : les normes du droit germanique ne peuvent valoir au-delà des frontières de la race. Les races, étrangères et hermétiques les unes aux autres, ne peuvent échanger.

Les racistes les plus conséquents parlent ainsi de mathématiques ou de physique nordique⁶, de la même manière que le droit et la morale sont censés être les expressions d'idiosyncrasies raciales dont la validité est circonscrite par les limites de cette race : ce qui *vaut* pour un german ne vaut pas pour un slave ou un juif, et réciproquement.

L'Université allemande est, au yeux des nazis, le lieu de production d'une science par la race et pour la race, dont les résultats ne peuvent être produits et compris que par des cerveaux germaniques, et dont les enseignements doivent servir uniquement à la préservation et à la prospérité des membres de la race germanique.

La seule justification de l'activité scientifique n'est pas la production de savoir pour elle-même, un art pour l'art rejeté

⁶. MOATTI, Alexandre, *Einstein. Un siècle contre lui*, Paris, Odile Jacob, 2007.

avec virulence comme expression d'un esthétisme bourgeois dégénéré ou d'un intellectualisme désincarné, mais la croissance et la multiplication de la race germanique, selon trois axes principaux :

- **Le territoire :** L'archéologie, l'histoire, la linguistique, l'ethnologie, le folklore doivent prouver que des territoires gigantesques appartiennent à la race germanique, car des traces de sa présence, de sa colonisation et de sa civilisation sont attestées.
- **La santé :** la biologie, la raciologie, la médecine doivent œuvrer sans relâche à l'accroissement quantitatif et qualitatif de la race germanique.

• **La guerre :** pour que le sang germanique dispose de son espace vital, il faut mener une guerre de conquête et de colonisation des espaces qui lui reviennent. Pour ce faire, la science est mobilisée dans ses applications les plus pratiques : expérimentations sur les corps (pression atmosphérique, froid extrême, résistance aux maladies...), développement de la ballistique (programme V2) et de l'aéronautique (avions à réaction) – tous programmes qui sont rattachés à la SS au cours de la guerre.

Que vient faire la SS là-dedans ? Nous associons spontanément la SS à ce que le III^{ème} Reich a de plus violent et de moins intellectuel : la traque policière, l'abomination des camps de concentration, l'inconcevable du génocide dans les centres de mise à mort et dans les opérations massives de tuerie sur le front de l'Est. La SS est, pour le sens commun, composé de bourreaux et de meurtriers, non d'intellectuels, moins encore de savants et de chercheurs.

Une milice nazie en expansion

La SS (sections de protection) est fondée en 1925 comme subdivision de la SA (sections d'assaut), fondée en 1921.

Dans le contexte de brutalisation ou d'ensauvagement (G. Mosse) de la vie politique allemande après 1918 (l'ethos guerrier ne disparaît pas avec l'avènement de la paix), le parti nazi se dote d'une milice paramilitaire, composée majoritairement, à ses débuts, d'anciens combattants. Le principe est de faire le coup de poing dans la rue et au cours des meetings contre les « ennemis » politiques.

La SS, à partir de 1925, est affectée à la protection rapprochée du chef du parti. Dotée de plusieurs commandants successifs, elle échoit, en 1929, à Heinrich Himmler, militant nazi de la première heure, technicien agronome vivant en Bavière et passionné d'histoire (son père, professeur de latin et de grec, est le proviseur du plus prestigieux lycée de Munich, après avoir été précepteur des enfants royaux de Bavière), ainsi que d'anthropologie raciale et de culture germanique.

Himmler est un de ces enfants du siècle (il est né en 1900), qui ont trouvé dans le racisme et la culture germanique le sens de leur existence : contre la masse, la race ; contre l'individu, la communauté ; contre la dégénérescence, l'amollissement et le mélange, la sélection et la guerre ; contre l'égalitarisme démocratique, l'aristocratie biologique.

Sous son commandement, la SS s'émancipe peu à peu de la tutelle de la SA : troupe nombreuse et informe à ses yeux, la SA brune n'a rien à voir avec la SS noire, élite physique et raciale triée sur le volet.

Par ailleurs, si la SA se voue à des mis-

sions sociales et aux gros coups de main, la SS doit devenir le cerveau et l'élite du parti nazi, comme une préfiguration de l'Allemagne régénérée de l'avenir, et une préparation à celle-ci :

L'élite : par la sélection raciale, mais aussi sociale (la SS va recruter des membres d'honneur dans les milieux les plus fortunés et aristocratiques, et sollicite étudiants et universitaires, ces *Akademiker* qu'Himmler admire). Cette élite crée un réseau très présent dans la police et dans les milieux économiques. L'intrication avec la police permettra l'absorption des polices allemandes par la SS (1933-1936), puis le développement des activités économiques de la SS (création de l'Office central de l'administration et de l'économie – WVHA – en 1939 qui s'occupe, entre autres, de la mise en valeur économique des camps de concentration).

Le cerveau : En devenant le centre de renseignement politique du parti (surveillance, espionnage et contre-espionnage) : c'est la mission originelle du SD (Service de sécurité de la SS).

En devenant un centre de production idéologique : préparation et rédaction des fascicules de formation idéologique du parti, cours et conférences, stages...

- En documentant l'existence, la culture et les actes des « ennemis politiques » : catholiques, francs-ma-

çons, gauche, syndicats, juifs.

- Puis en étudiant non seulement les ennemis de la race germanique, mais aussi la race elle-même : son histoire, sa biologie, sa culture. C'est la mission dévolue à l'Ahnenerbe en 1935.

L'autonomisation de la SS devient totale au moment où la SA est décapitée par la nuit des longs couteaux, en juin 1934.

Le pouvoir de cette organisation croît considérablement avec la confusion croissante qui s'installe entre ses missions et celles de la police allemande : dès 1933, Himmler est nommé préfet de police de Bavière, puis chef de la police de différents Länder, avant de devenir « chef de la police allemande » en 1936.

La mainmise de la SS sur le Reich est actée par le contrôle des polices.

Mais les ambitions de Himmler s'étendent à l'Empire en voie de construction à partir de 1938. La SS devient ainsi peu à peu un Empire à la mesure et à la démesure du Grand Reich. Elle assume ainsi des missions classiques, mais violentes et radicales, de « sécurisation » et de « pacification » des territoires annexés au Reich.

Par le moyen d'unités créées ad hoc, les *Einsatzgruppen* qui interviennent en Autriche et dans les Sudètes (1938),

puis en Bohème-Moravie et en Pologne (1939), elle procède à l'arrestation des « ennemis du Reich », puis à des exécutions massives (60 000 personnes) en Pologne.

Avec l'édification et la gestion de camps de concentration dans les nouveaux territoires incorporés (Mauthausen en Autriche, Auschwitz I en Pologne), elle poursuit cette activité de « sécurisation politique » et de répression sans concession de toute hostilité et de toute résistance qu'elle avait exercée à partir de 1933, puis plus clairement lors de la prise de contrôle définitive des camps (1934) et par l'édification de camps d'un type nouveau, rationalisés, panoptiques et économiquement rentables (Sachsenhausen, 1936 ; Buchenwald, 1937).

Son action va cependant bien au-delà. La SS prend en charge, de sa propre initiative, validée a posteriori par Hitler, la planification de la « colonisation » de « l'espace vital » à l'Est.

Dès 1931, Himmler crée un nouvel « office central » de la SS : l'Office central de la race et de la colonisation (RuSHA), qui a pour mission de produire memoranda, notes, cartes, plans, statistiques... - bref, tous les éléments

de connaissance nécessaires pour appréhender les espaces de l'Est. Les salariés du SD participent à ces travaux, mais aussi des experts et universitaires sollicités ponctuellement⁷.

En octobre 1939, avec la victoire en Pologne, ces travaux sont réorganisés sous la tutelle du « Commissariat du Reich pour le Renforcement de la race germanique » (RKF)⁸. Himmler préside le RKF, dont la direction effective est confiée au Professeur Dr. Konrad Meyer, officier SS et professeur de géographie agraire à l'Université de Berlin. Les membres du RKF produisent les différentes versions du *Generalplan Ost* (Plan Général pour l'Est). L'expertise des géographes, démographes, historiens, économistes, linguistes, raciologues, géologues... est vitale pour les travaux du RKF⁹.

La SS associe donc étroitement savoir et pouvoir, expertise scientifique et pratique policière, compétence universitaire et management technocratique.

La planification de la conquête et de la colonisation implique de maîtriser des champs de savoir nombreux. La SS, qui cultive un ethos technocratique, a un pratique clairement épistocratique : c'est la science qui fonde le pouvoir.

7. HEINEMANN, Isabel, *Rasse, Siedlung, deutsches Blut – Das Rasse- und Siedlungshauptamt der SS und die rassenpolitische Neuordnung Europas*, Göttingen, Wallstein, 2003, 697 p.

8. MADAJCZYK, Czeslaw, *Vom Generalplan Ost zum Generalsiedlungsplan*, Munich, Saur, 1994, 576 p.

9. INGRAO, Christian, *La promesse de l'Est. Promesse nazie et génocide*, Paris, Seuil, 2017.

Le « CNRS » de la SS

Que de grandes institutions centralisées doivent concentrer les efforts, les crédits et les projets de recherche est dans l'air du temps partout en occident dans l'entre-deux-guerres : le planisme est à la mode, l'étatisme et le centralisme vont de pair avec lui.

En France, le Front Populaire crée le CNRS en 1937, tandis que la Suisse et la Belgique se dotent de leur FNRS. En union soviétique, la planification centralise la recherche. Aux Etats-Unis, c'est la guerre qui fait naître, pour le compte de l'armée, de gigantesques programmes centralisés, dont le projet Manhattan n'est que le plus connu.

Le 1^{er} juillet 1935, la SS se dote de son centre de recherches scientifiques, qui affiche, au départ, un axe thématique clair.

L'idée émane d'Hermann Wirth (1885-1981), ethnologue et linguiste néerlandais pangermaniste, chargé de cours à l'Université de Marbourg. Ancien volontaire dans les armées allemandes en 1914, universitaire raté, il est un militant nationaliste et raciste très actif dans les années 1920. Son obsession est la perte progressive du patrimoine culturel et spirituel de la germanité, qu'il documente sans relâche dans une impressionnante collection de chants, textes et symboles « germaniques ». Par l'agronome et racologue Richard Darré, il fait la connaissance d'Himmler qui approuve son pro-

jet de création d'un institut de recherche sur la race et la culture germaniques.

Le 1^{er} juillet 1935 sont déposés les statuts du « Deutsches Ahnenerbe », association de droit privé dirigée par le Dr. Hermann Wirth, qui a pour objet la culture germanique. Installé dans des bureaux urbains à Berlin, l'Ahnenerbe doit fournir à la SS des matériaux pour l'éducation idéologique de ses troupes. Le financement se fait par le budget du *Reichsnährstand* de Darré, avec des compléments issus de mécènes et des rallonges en urgence versées par la SS : Wirth est un gestionnaire lamentable et indélicat, ce qui conduit à une brouille avec Himmler, aggravée par les lunes ethnologiques de Wirth, qui voit dans la germanité originelle un matriarcat à l'opposé des conceptions virilstes du chef des SS.

En 1937, après quelques travaux réussis (expéditions en Scandinavie, production de matériel pédagogique pour la SS), l'expérience se poursuit par une refondation : un nouveau règlement est déposé, et l'association devient « Das Ahnenerbe e.V. ». L'efficace secrétaire général de l'association, Wolfram Sievers, qui sera pendu à Nuremberg pour sa responsabilité dans les expérimentations médicales, devient le directeur exécutif de l'Ahnenerbe. Le Président en est Himmler, et le curateur le Professeur Walther Wüst (Munich).

Depuis 1936, le financement se fait par la DFG (*Deutsche Forschungsgemeinschaft*),

association publique-privée qui finançait, et finance encore, la science allemande¹⁰. Des compléments abondants sont versés par l'industrie allemande, dans le cadre du mécénat (financer l'Ahnenerbe permet de faire plaisir à Himmler), et par la SS. En 1940, l'intégration administrative à la SS est totale : la simple association du départ devient l'*Amt A Persönlicher Stab Reichsführer SS* (le Bureau A de l'état-major particulier d'Himmler)¹¹.

Exclusivement voués à l'ethnologie et à la préhistoire germanique en 1935, les travaux de l'Ahnenerbe s'élargissent de manière spectaculaire, pour embrasser toute la science : l'objectif n'est plus seulement d'éclairer l'histoire et la culture des Germains, mais d'embrasser et de piloter toute la recherche scientifique allemande, sans perdre de vue les missions initiales (défense et illustration de la germanité, éducation idéologique de la SS). La pénétration des Universités allemandes par la SS permet à Himmler, espère-t-il, de modeler toute la recherche académique allemande à l'avenir : surveillance et contrôle policiers des publications et des cours, haute main sur les nominations de professeurs...

Hors de l'Université, l'Ahnenerbe a pour mission de diffuser les résultats de la science germanique auprès du plus large public. Cette mission de vulgarisation ou, comme on le dit désormais, de valorisation de la recherche, prend la forme d'expositions, mais aussi d'un

festival (le festival scientifique de Salzbourg, du 23 août au 2 septembre 1939), qui devait se tenir annuellement, ce qui, du fait de la guerre, ne fut pas le cas, voire de Jeux germaniques, à Neumünster, en 1937 (épreuves avec costumes, chars et armes germaniques).

Aux sciences humaines s'ajoutent donc les sciences dites dures, dans des départements structurés, dirigés, budgétés et décentralisés : si le centre de l'Ahnenerbe est situé à Berlin, puis à Dahlem, les 45 instituts sont situés partout dans le *Altreich*, puis dans le Grand Reich, de telle sorte que l'Ahnenerbe, à l'exception de ses bureaux centraux de Berlin-Dahlem et de ses éditions, également situées à Dahlem, est très majoritairement un institut hors-les-murs.

Les départements ont leur propre activité, mais reçoivent parfois des demandes d'Himmler, au gré de ses lectures, de ses discussions avec Hitler, ou de ses obsessions du moment.

Le plus sérieux est le projet Hexen (*Sonderauftrag H*, Hexen signifiant « sorcières »), projet au long cours qui mobilise plus d'une dizaine de chercheurs à temps plein pour recenser systématiquement toutes les victimes de la « chasse aux sorcières » de l'époque moderne. Himmler eut la satisfaction de voir qu'une de ses ancêtres avait été brûlée, victime de la haine « judéo-cléricale » de l'Eglise, acharnée à tuer les femmes germaniques pour perpétrer

10. HEINEMANN, Isabel, OBERKROME, Willi, SCHLEIERMACHER, Sabine, WAGNER, Patrick, *Wissenschaft, Planung, Vertreibung. Der Generalplan Ost der Nationalsozialisten - Katalog zur Ausstellung der Deutschen Forschungsgemeinschaft*, Berlin, DFG, 2006, 36 p.

11. KATER, Michael H., *Das Ahnenerbe der SS 1935-1945. Ein Beitrag zur Kulturpolitik des Dritten Reiches*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1974, 523 p.

un génocide anti-germanique¹².

D'autres son plus surprenants : fécondation des femmes germaniques les nuits de pleine lune, influence du « nez grec » sur les aptitudes au combat, la naturopathie des ancêtres, la quête de l'or dans les fleuves allemands, le calendrier sexuel des Germains, l'histoire

de l'île d'Helgoland, qui lui avait plu, etc... La réaction de la structure est significative : les services accusent réception de la lettre du Reichsführer SS et « Präsident » de l'Ahnenerbe, mais laissent irrémédiablement traîner ces fantaisies au fond d'un dossier bien rangé¹³.

12. LORENZ SÖNKE, BAUER DIETER, BEHRINGER WOLFGANG, SCHMIDT Jürgen Michael, *Himmlers Hexenkartotheke : Das Interesse des Nationalsozialismus an der Hexenverfolgung*. In Zusammenarbeit mit dem Institut für geschichtliche Landeskunde und historische Hilfswissenschaften der Universität Tübingen, Bielefeld : Verlag für Regionalgeschichte, 1999.

13. HEIBER, Helmut (Hrsg.), *Reichsführer! Briefe an und von Himmler*, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, 1968, 319 p.

CHAPITRE 3 LES « SCIENCES DE L'ESPRIT »

Les sciences se situent avant tout du côté de ce que les Allemands appellent les « sciences de l'esprit », et que nous qualifions de sciences humaines et sociales. Cela tient à la hiérarchie des savoir héritée de l'antiquité, de la Renaissance et des Lumières : les lettres d'abord, les chiffres ensuite.

Les « ancêtres » et leur « héritage » : Origine, continuité et « génie de la race »

Ce sont les sciences de l'esprit (histoire, archéologie, littérature, folklore, histoire du droit...) qui permettent le mieux de saisir et de qualifier la race germanique et son génie. Cette race est du reste considérée comme la seule créatrice de culture : Platon est un german, au même titre que Raphaël, Bach ou Koch. Les autres races sont soit passées de culture, soit destructrices de culture.

Montrer, prouver et documenter cela est la première mission confiée à l'Ahnenerbe, à l'origine petite structure, fondée en 1935, et dotée de quelques permanents qui font massivement appel à l'expertise de membres d'honneur de la SS installés dans les universités et les

laboratoires de recherche.

Archéologie, histoire du droit et folklore, anthropologie raciale et ethnologie, mais aussi sciences littéraires et musicologie devaient attester la créativité de la race germanique depuis ses origines les plus reculées et permettre la reconstitution d'un patrimoine à la fois scientifique et vivant de son génie. Le patrimoine vivant, c'étaient les rites que le Reichsführer SS comptait vouloir imposer à ses hommes – fêtes du solstice, etc... - au cours duquel, par la communion avec ses ancêtres, l'homme germanique était censé se retrouver lui-même et faire corps avec ses *Volksgenossen*, ses compagnons de race.

De manière significative, la première grande entreprise de recherche de l'Ahnenerbe fut une expédition SS dans le Bohuslän, région du sud de la Suède connue pour sa richesse en pierres gravées. Joseph Wirth, premier chef de l'Ahnenerbe, s'y rend à l'automne 1935 pour prendre photographies et mouillages de gravures et démontrer ainsi l'existence d'un système d'écriture germanique-nordique qui fût le premier au monde : les nazis ne pouvaient accepter que l'écriture ait été inventée ailleurs que dans le nord et par des non-Ger-

mains. Une seconde expédition suit, sur la côte norvégienne entre Stavanger et Trondheim, à partir de la fin juillet 1936 – le fait que le III^{ème} Reich organise au même moment les JO n'est pas étranger à la délivrance des autorisations à la SS. Wirth fait mouler des gravures à Backa (Bohuslän), puis au nord de Trondheim (Norvège). Les gravures sont également photographiées et filmées.

Le patrimoine archéologique est indissociable du patrimoine vivant, traqué par les ethnologues de la SS : étudier les chansons, poèmes et sagas populaires, filmer les danses et les fêtes rentre dans leurs attributions. Une expédition est organisée vers la Finlande par l'ethnologue germano-finlandais Yrjö von Grönhagen en juin 1936, qui se rend en Carélie avec le Dr. Fritz Bose, musicologue à l'Université de Berlin. Sur les rives du lac Ladoga, il rencontre le chanteur folklorique Lipitsä, qui accepte de chanter devant un microphone, et de se faire photographier : la photo orne ensuite le bureau de Himmler à Berlin. Bose et Grönhagen enregistrent plus de cent chansons et airs instrumentaux de Carélie, convaincus d'avoir récupéré un matériau culturel primitif inchangé depuis des millénaires. Grönhagen rend compte de ses découvertes dans *Germanien*. Un département d'études germanico-finlandaises est créé au sein de l'Ahnenerbe, qui doit poursuivre ces travaux et s'intéresser également aux saunas finlandais, à leur signification et à leurs vertus : ce projet de recherche

doit être mené conjointement avec le Dr. Ernst-Robert von Grawitz, médecin-chef de la SS, pour que les membres de l'ordre noir puissent bénéficier de la meilleure hydrothérapie germanique.

Les applications pratiques des recherches de l'Ahnenerbe sont nombreuses et parfois rien moins que fantaisistes. Les travaux des archéologues et des ethnologues sur l'habitat germanique originel aboutit ainsi à la construction d'une ferme modèle à Mehrow, dans le Brandebourg, près de Berlin : ce *Wohnstallhaus* typiquement germanique est un corps de bâtiment d'un seul tenant, associant hommes et bêtes, attesté dans l'espace germanique depuis l'âge du bronze. Cet archéotype doit servir de prototype aux fermes des colons-paysans-soldats germaniques qu'Himmler prévoit d'envoyer à l'Est de l'Europe une fois la guerre gagnée contre la Pologne puis contre l'URSS.

En 1937, l'accroissement des champs de recherche de l'Ahnenerbe et les ambitions scientifiques de l'organisation imposent de nommer un universitaire reconnu à sa tête : le Prof. Dr. Walther Wüst, jeune professeur à la LMU de Munich et orientaliste respecté, par ailleurs membre du NSDAP et informateur académique du SD de la SS, est choisi le 1^{er} février 1937. Spécialiste de philologie ancienne et de sanskrit, le professeur Wüst s'intéresse particulièrement au Rig-Veda, recueil hymnique sanscrit vieux de 3500 ans.

Wüst est convaincu que le recueil a été écrit par des tribus germaniques quittant l'Europe pour aller coloniser l'Asie. Wüst parvient à intéresser Himmler à l'Asie : on trouve sur ce continent les témoignages certains d'une colonisation germanique archaïque. Il suffit de lire les textes sanscrits et de mesurer les crânes locaux pour s'en convaincre et montrer que, décidément, toute civilisation est l'œuvre du génie germanique.

Wüst réorganise également l'Ahnenerbe : l'institut est doté de nouveaux locaux, à Dahlem, et les originaux en sont écartés, comme Karl-Maria Wiligut, voire Grönhagen, à qui le professeur Wüst reproche de ne pas avoir de formation académique sérieuse. Le recrutement, désormais, se fait selon des critères universitaires rigoureux et exigeants – ce qui encourage les généreux donateurs (dont Mercedes-Benz et BMW) qui financent l'Ahnenerbe par leur mécénat, via le « Freundeskreis Reichsführer SS », le « cercle des amis du Reichsführer SS », véritable pompe à finance généreusement abondée par tous ceux – industriels et financiers au premier chef – qui veulent s'attirer les faveurs d'Himmler.

Traquer la germanité à l'Est, vers l'Est de l'Europe, le Proche Orient, puis l'Asie, est le travail confié à deux expéditions.

La première est celle de l'antiquisant Dr. Franz Altheim, spécialiste de l'histoire de la religion romaine et de phi-

logie latine. Il est envoyé en 1938, avec son assistante et compagne Erika Trautmann, vers les confins de l'ancien Empire romain, en Dace (Roumanie), puis au Moyen Orient. Le but de l'expédition est de documenter la lutte biologique qui a opposé les Romains (germaniques) aux sémites et asiatiques d'Orient. Altheim a déjà effectué une mission de recherche de cet ordre à l'été 1937 en Croatie pour le compte de l'Ahnenerbe, qui l'avait repéré pour ses travaux sur les runes de l'élan en Suède (Bohuslan) et dans le Val Camonica (Italie)¹⁴.

Plus ambitieuse, et plus lointaine, est l'« expédition allemande au Tibet » que les SS Schäfer et Bruno Beger entament en avril 1938. Le but : une nouvelle expédition d'Egypte qui doit étudier les hauts plateaux de l'Himalaya sous les aspects les plus divers (géologie, botanique, climatologie, zoologie...). L'objectif principal est de prouver, à l'aide de relevés anthropométriques précis (mesures des crânes, photographies, mouillages des têtes...), que la population originelle du Tibet est germanique. Un film, *Geheimnis Tibet*, est tiré de cette expédition et vient la célébrer. Le Dr. Bruno Beger sera par la suite chargé de missions anthropologiques à Auschwitz.

D'autres projets d'expédition sont élaborés, vers les Andes boliviennes et vers l'Islande, avec le même objectif : toute civilisation est l'œuvre de la race germanique, de la muraille de Chine aux superbes cités andines.

^{14.} CHAPOUTOT, Johann, *Le nazisme et l'antiquité*, Paris, PUF, 2008, 683 p.

Le *Kriegseinsatz* : une science en guerre

La guerre rend difficile, puis impossible, la réalisation de ces missions : manque de crédits, géopolitique plus complexe...

Les sciences humaines sont priées de se mettre à l'heure de la guerre et de participer au *Kriegseinsatz* (effort / engagement de guerre). Avant même le déclenchement des hostilités, c'était déjà le cas : prouver la supériorité et l'antériorité de la germanité était une manière de participer à la guerre des races.

Le *Kriegseinsatz der deutschen Geisteswissenschaften* prend, au sein de l'Ahnenerbe, les aspects de l'urgence et de la brutalité. L'urgence est de montrer par tous les moyens que les terres auxquelles le Reich et la SS s'intéressent pour des raisons stratégiques (la Crimée) et biologiques (la Pologne, l'Ukraine...) sont historiquement germaniques. La brutalité est la voie empruntée par les scientifiques, qui n'hésitent pas à piller, détruire et falsifier.

Ainsi du Prof. Dr. Peter Paulsen, mandaté par l'Ahnenerbe pour piller les musées polonais dès septembre 1939, flanqué d'archéologues talentueux comme le Dr. Ernst Petersen et le Dr. Hans Schleif, ancien responsable SS des fouilles archéologiques allemandes à Olympie. Les SS agissent avec d'autant plus de vigueur qu'ils sont engagés dans une course avec l'ERR (*Einsatzstab Reichsleiter Rosen-*

berg), un commando ad hoc émanant des services d'Alfred Rosenberg, qui s'est lui-même lancé dans un pillage effréné de l'Europe occupée. Si les témoignages du génie germanique sont leur priorité, les traces de la culture juive (et franc-maçonne !) les intéressent aussi : dans un pays aussi riche d'antiquités juives que la Pologne, les saisies ne tardent pas, car la SS tient à rassembler le maximum de témoignages de l'existence et de la nuisance de ses ennemis (existence d'une collection franc-maçonne de la SS à Berlin et projet d'un musée juif à Prague). Les musées et collections archéologiques de Varsovie, Cracovie, Poznan sont pillés, et le retable de Veit Stoss, conservé à Cracovie, est démonté et expédié en caisses vers le Reich.

La science et la guerre sont indissociables. Pour prouver l'ancienneté de l'occupation germanique en Crimée, l'Ahnenerbe envoie le Dr. Herbert Jankuhn, ancien directeur des fouilles d'Haithabu, sur les traces des Goths de l'Est, fin juillet 1942.

Son expédition archéologique, à la recherche de trésors comparables à celui de Kertch, se fait avec la division SS Viking, qui marche de conserve avec l'Einsatzkommando 11 de l'Einsatzgruppe D de la police allemande et de la SS, chargé de tuer tous les Juifs qu'elle rencontre. La division Viking, commandée par le réputé Felix Steiner, ne fait quant à elle aucun prisonnier sur sa route. Pendant que la Viking prend la ville de Maïkop en août, Jankuhn et ses collègues cherchent des

tertres funéraires et des villages puis, sur les indications de Ludolf von Alvensleben, la cité royale de Manhup-Kale. Une fois à Maïkop, les archéologues pillent le musée archéologique local et expédient leurs prises vers le Reich avec l'aide logistique des hommes de l'Einsatzkommando 11, qui viennent de terminer l'assassinat des Juifs de la ville par balles et à l'aide d'un camion à gaz. Le chef de l'Einsatzkommando 11b, le Dr. Werner Braune, juriste de formation, est passionné d'archéologie.

Les prospections archéologiques en Crimée sont poursuivies par le Dr. Karl Kersten, directeur du musée préhistorique de Kiel. Il explore les possibles emplacements des cités gothiques de Crimée, dont de nombreux villages troglodytiques en septembre 1942. Fin octobre 1942, Himmler lui-même se rend en Crimée pour suivre une opération de « pacification » menée contre des partisans soviétiques. Le Dr. Kersten lui a établi un circuit archéologique et historique sur les traces des Goths, qu'il réalise en partie.

Les sciences de nature sont celles que nous appellerions sciences de la matière et de la vie, ou, plus improprement, sciences dures. Elles intéressent l’Ahnenerbe d’abord et avant tout parce qu’elles sont des manifestations de l’esprit germanique. Une fois la guerre venue, elles prennent une importance stratégique évidente.

Des sciences germaniques

Seul l’esprit germanique est capable de contempler et d’affronter le réel, pour une raison simple : la biologie germanique étant saine, l’homme germanique ne ressent aucune difficulté à envisager le réel tel qu’il est, car il s’y sent bien. Un être mélangé et malade, comme le Juif, ne peut que se réfugier dans un monde d’abstractions compliquées, car le réel n’est pas, pour son corps et son esprit, un lieu de résidence confortable.

Il n’est donc pas étonnant que les sciences de la matière aient été inventées et illustrées par des Germains : des physiciens

grecs à Galilée, de Copernic et Kepler à Werner Heisenberg, tout n’est que germanité, dans cette découverte virile et joyeuse du réel. Seul un cerveau juif, comme celui d’Einstein, pouvait inventer une conception aussi abstraite, délivrante et fausse de la réalité que la théorie de la relativité.

Il en va de même des sciences de la vie, de la biologie à la médecine. Les plus grands médecins, d’Hippocrate à Robert Koch, en passant par Ambroise Paré, sont des génies germaniques. Freud, lui, qui ne jure que par les images et les représentations, par les rêves et la sexualité, par les archétypes et les schèmes, est bien un cerveau juif.

Les mathématiques, elles aussi, ont été créées par des cerveaux pleinement germaniques. Seuls les mathématiciens les plus récents, créateurs de l’algèbre géométrique la plus abstraite, sont des Juifs. Le mathématicien germanique est, lui, proche de l’intuition.

Sciences de guerre, sciences en guerre

Les ambitions et la voracité administratives de la SS sont telles que son impérialisme touche des domaines qui lui étaient jusqu'alors étrangers, tels que la médecine, mais aussi la balistique et la physique de la propulsion.

C'est ainsi que, pour des raisons de rationalisation de la production, le programme balistique le plus ambitieux du III^{ème} Reich est annexé par la SS : ce sont les détenus des camps de concentration qui produisent les pièces constitutives des fusées A4 (V2), mais Himmler est surtout sensible au prestige scientifique que représente cette prouesse technologique, illustration supplémentaire du génie germanique en même temps que nécessité stratégique et tactique vitale pour le Reich.

Le basculement se fait en 1943, quand le site d'essai de Peenemünde est abandonné au profit de terrains SS dans le Gouvernement général de Pologne. Le général SS Hans Kammler, ingénieur de formation et manager réputé, est chargé de la production des composantes : il établit le site de production de Mittelbau-Dora, en Thuringe, qui dépend du camp de concentration de Buchenwald.

Techniquement, le A4 est un succès : frôlant la vitesse de Mach 5, la fusée dépasse allègrement les 100 km d'altitude (limite conventionnelle de l'espace), ce qui rend

sa technologie précieuse pour les Américains. C'est le projet A4, et ses ingénieurs, qui nourrissent l'aventure Apollo.

Militairement, c'est plus douteux : la précision de frappe n'est pas assurée.

La SS encourage également, en mettant les ressources du camp de Mauthausen à sa disposition, les travaux de l'autodidacte Viktor Schauberger, naturaliste et ingénieur à ses heures, qui a réussi à convaincre l'industrie allemande et Hitler que la physique contemporaine permet de produire une force anti-gravitationnelle qui peut avoir des applications militaires intéressantes. C'est un fiasco.

La médecine revêt également une importance stratégique primordiale. La SS est ainsi dotée d'un institut d'hygiène qui travaille pour la Waffen-SS : le chimiste Kurt Gerstein est ainsi chargé de travailler à la purification des eaux et à toutes les procédures de désinfection qui peuvent éviter la contamination des troupes par le typhus, le choléra ou la dysenterie. Il est également chargé de fournir les centres de mise à mort en poison mortel pour les Juifs (Zyklon B).

Au-delà des questions sanitaires (la « solution finale » en est une aux yeux des nazis), la médecine offre également des solutions expérimentales vitales pour les troupes :

- Expérimentations sur la contamination par et la propagation de patholo-

gies graves : ces expérimentations sont conduites dans de nombreux camps par l'Ahnenerbe dont, en France, le Struthof.

- Expérimentations sur la résistance des corps organiques aux conditions extrêmes de température et de pression : celles-ci sont menées par le Dr. Rascher au camp de Dachau.

Enfin, la médecine rejoint l'archéologie et le patrimoine : dans la perspective désormais réaliste d'une disparition prochaine de l'« élément juif », le

Prof. Dr. Hirt, professeur d'anatomie à l'Université de Strasbourg et officier SS, décide de conserver des spécimens juifs. L'Ahnenerbe est chargé par Himmler de mener avec lui cette opération : le Dr. Bruno Beger, qui mène des travaux d'anthropologie à Auschwitz, est chargé de sélectionner 100 personnes, acheminées en train vers le Struthof, où une chambre à gaz est édifiée pour les seuls besoins de cette opération. Les victimes doivent être gazées pour que leurs corps ne soient pas endommagés, puis leurs corps transformés en squelettes par le Pr. Hirt.

DÉSAGRÉGATION ET FIN DE L'AHNENERBE

Comme dans quasiment tous les domaines d'activité du Reich, au point de vue militaire et économique en particulier, l'année 1943 est une année de bascule : à la fois apogée et retournement, en raison des difficultés croissantes que les nazis rencontrent.

Fin et suites : le demi-procès de Nuremberg

En raison des bombardements massifs que subit le Reich depuis l'été 1943 (destruction de Hambourg en juillet de cette année), la direction de l'Ahnenerbe décide de déménager ses locaux de Dahlem (Berlin) vers une contrée intérieure plus campagnarde et plus protégée, en Franconie, à Waischenfeld.

L'activité de l'Ahnenerbe est ralentie par l'affectation au combat des chercheurs allemands, et elle se concentre sur des missions jugées prioritaires :

- **Expertise raciale** : les complices ti-bétains de 1938 sont ainsi chargés d'examiner et de trier les tribus du Caucase (Ernst Schäfer), et de mener des recherches raciales à Auschwitz, sur le « matériau humain » disponible, matériau exceptionnel par sa diversité

té (la population concentrationnaire d'Auschwitz provient de tout l'empire nazi).

- **Guerre et armement** : en 1942 est créé *l'Institut für Wehrwissenschaftliche Zweckforschung* (Institut de recherche militaire appliquée), dirigé par Wolfram Sievers. Les recherches et expérimentations menées par cet institut (celles du Dr. Sigmund Rascher à Dachau, du Pr. Hirt au Struthof) sont prioritaires et menées en lien notamment avec la Luftwaffe. La SS est également impliquée, via les camps de concentration, dans la production d'armes.

Avec la défaite de 1945, les consignes pour les membres de l'Ahnenerbe sont les mêmes que pour toutes les autres institutions : destruction des archives, évacuation des bureaux, fuite et disparition des personnels.

Ces personnels ne sont pas une priorité des Alliés, à l'exception des criminels patentés et immédiats (médecins bourreaux notamment) et des ingénieurs et techniciens de la balistique nazie, raflés par les Américains et les Soviétiques.

Un procès de Nuremberg concerne les

médecins seulement, en aucun cas les autres sciences : la médecine apparaît immédiatement criminelle, mais quid de l'archéologie, de l'histoire du droit ou de l'ethnologie ? Mon hypothèse est que les praticiens de ces sciences, auxquels n'est généralement reproché aucun crime immédiat, sont considérés, avant 1945 comme après, comme des scientifiques sérieux qui travaillent sur le fondement de concepts et notions communs à tous les scientifiques occidentaux. Pourquoi donc les juger ? Cela attirerait l'opprobre sur les collègues étrangers. Rappelons ici

que le *Que Sais-Je* sur « Les races humaines » a été réédité par les Presses universitaires de France jusqu'en 1982.

Il n'y a pas eu de procès de l'Ahnenerbe. Le seul membre de l'organisation qui ait été jugé et exécuté le fut dans le cadre du « procès des médecins » à Nuremberg : Wolfram Sievers, en tant que directeur exécutif de l'Ahnenerbe, eut à répondre de sa responsabilité dans les expérimentations médicales. Condamné à mort, il fut pendu.

Comme si de rien n'était ?

La continuité des carrières scientifiques après 1945.

Les carrières se poursuivent donc comme un charme après 1945, pour ceux qui ne sont pas morts en 1945 : August Hirt se suicide pour ne pas vivre sa seconde défaite de soldat en trente ans ; Hans Schleif tue son assistante à l'Ahnenerbe et épouse, ainsi que leurs deux enfants, avant de se suicider ; Sigmund Rascher est inculpé dans une sombre affaire de trafic d'enfants, de meurtre et de détournement d'argent, puis exécuté d'une balle dans la tête par la SS.

Quant aux autres... Voici un petit florilège des postérités scientifiques de piliers de l'Ahnenerbe.

Trop exposé, tout de même, le Prof. Dr. Walther Wüst tombe sous le coup de l'article 131 de la constitution de 1949 et ne peut plus exercer. Il perçoit tout de même son salaire et publie autant qu'il le souhaite.

Franz Altheim devient en 1950 Professeur d'histoire ancienne à la FU Berlin, l'Université « libre » fondée par les Américains, qui deviendra dans les années 1960 un centre majeur de la contestation étudiante. Il y mène une carrière féconde jusqu'à sa retraite en 1964.

Günther Franz, spécialiste d'histoire agraire et d'histoire de la Guerre des Pay-

sans, met un peu de temps à se remettre de sa carrière dans la SS. Il devient en 1957 seulement Professeur à l'Université d'Hohenheim, dont il devient également recteur. Il meurt en 1992, couvert d'honneurs.

L'archéologue Peter Paulsen, pilleur de la Pologne, est conservateur du Musée régional de Stuttgart à partir de 1961.

Herbert Jankuhn, spécialiste de préhistoire germanique, devient Professeur à Göttingen, où il meurt en gloire en 1990.

Hermann Wirth, le fondateur de l'Ahnenerbe, n'avait pas vraiment de carrière avant 1945, surtout après son départ sans gloire en 1937. Il n'en eut pas non plus après. Vivant de ses rentes, il continua une activité de propagandiste de l'idée germanique à Marburg, où il résidait. Il est devenu une des références de la nouvelle droite dans les années 1970.

Le cas de Hans Schneider est, dans ce contexte, singulier. Il a eu un écho médiatique considérable en 1995, lorsque son cas et sa supercherie ont été découverts. Le Prof. Dr. Hans Schwerte (Schwert signifie épée ou glaive en allemand) était un universitaire respecté : homme de centre gauche, spécialiste de littérature allemande contemporaine, il avait été recteur de l'Université Technique d'Aix-la-Chapelle où il avait fait l'essentiel de sa carrière professorale. En 1995, un documentaire télévisé néerlandais l'oblige à révéler sa véritable identi-

té : le Professeur Hans Schwerte est en réalité le Dr. Hans Schneider, SS-Hauptsturmführer en 1945, docteur en littérature et membre de l'Ahnenerbe. Au moment de la dislocation finale du Reich et de l'Ahnenerbe, Hans Schneider se retire en bon ordre : il brûle les archives de son bureau à Dahlem, puis prend la fuite avec de faux papiers, réalisés par des « camarades », vers le nord de l'Allemagne. Son épouse le déclare disparu, puis l'épouse à nouveau sous son faux nom. C'est sous son faux nom également qu'il recommence ses études et soutient à nouveau une thèse de doctorat en littérature, avant d'accomplir une carrière

académique exemplaire.

Pourquoi a-t-il cru bon de falsifier sa biographie alors que tant de ses collègues ont su se reconvertir sans encombre ?

D'abord parce qu'il était peu connu pour ses travaux, donc encore fragile académiquement. Ensuite parce que ses fonctions pour l'Ahnenerbe l'ont emmené en Hollande, pour étudier littérature et folklore germaniques. C'est là que, pour le compte de l'Ahnenerbe, il doit se procurer du matériel médical, en 1943, destiné aux expérimentations de l'institut à Dachau.

CONCLUSION

Documenter l'origine et l'excellence de la race germanique était la mission première de l'*Ahnenerbe* qui, peu à peu, a eu l'ambition de coiffer toute la recherche allemande pour la mettre au service du projet nazi.

Construire une « vision du monde » impliquait de réunir une documentation scientifiquement fondée, argumentée, soutenue par des travaux sérieux produits par les meilleurs savants qui permettaient de fonder en raison le projet nazi de conquête et de colonisation d'un « espace vital », c'est-à-dire d'un biotope.

La contemporanéité des nazis par rapport à leur propre époque ne fait aucun doute. A l'exception de quelques missions fantaisistes ou de quelques projets vite sanctionnés par l'échec, à l'exception, également, des expérimentations médicales, les travaux de l'*Ahnenerbe*, sans être décisifs, sont sérieux et recevables. Après tout, les catégories (la race, le sol, le territoire, les lois de la nature...) fondamentales de la science nazie sont largement partagées hors des frontières du III^{ème} Reich. De fait, les scientifiques de l'*Ahnenerbe* travaillent dans un univers mental racialiste, antisémite et biologiste qui est généralement celui de leurs collègues à l'étranger. Ceci explique que, à quelques rares exceptions

près, ils aient poursuivi des carrières brillantes en RFA après 1945.

L'absence de procès et de jugement des membres de l'*Ahnenerbe* et de cette institution en tant que personne morale (la SA, la SS, le NSDAP ont par exemple été jugés et condamnés à Nuremberg) repose sur l'idée fausse de l'innocuité de la science – et singulièrement des sciences humaines. Excellents savants, les membres de l'*Ahnenerbe* ont pu arguer de la neutralité de leurs travaux après guerre. Comme ils étaient généralement bons, et que les postulats de leur pratique étaient partagés par la communauté des savants, ils ont pu poursuivre leurs carrières et leurs recherches, alors que l'*Ahnenerbe* était parfaitement intégré à l'empire SS, et organiquement lié aux travaux et actions du RuSHA, du RKF, mais aussi de la Si-po-SD. Nul doute que, pour ces savants, le haut niveau de qualification universitaire de leurs interlocuteurs au RKF et au RSHA, souvent titulaires d'un doctorat, a permis une communication en confiance et sans encombre. Ces excellents administrateurs et, comme on commençait à la dire à l'époque, managers, ont eux aussi poursuivi de belles carrières dans l'administration et le privé après la guerre. L'heure était en effet à une autre guerre : la guerre froide.

BIBLIOGRAPHIE

BIALAS, Wolfgang, RABINBACH, Anson, *Nazi Germany and the Humanities : How German Academics Embraced Nazism*.

CHAPOUTOT, Johann, *Le nazisme et l'antiquité*, Paris, PUF, Quadrige, 2012, 645 p.

CHAPOUTOT, Johann, *La loi du sang. Penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Histoires, 2014, 567 p.

CHAPOUTOT, Johann, *La révolution culturelle nazie*, Paris, Gallimard, 2017, 283 p.

HAUSMANN, Frank-Rutger, *Deutsche Geisteswissenschaft im Zweiten Weltkrieg. Die Aktion Ritterbusch, 1940-1945*, Dresden, Dresden University Press, 1998, 414 p.

INGRAO, Christian, *Croire et détruire*, Paris, Fayard, 2010, 521 p.

KATER, Michael H., *Das Ahnenerbe der SS 1935-1945. Ein Beitrag zur Kulturpolitik des Dritten Reiches*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1974, 523 p.

MOATTI, Alexandre, *Einstein. Un siècle contre lui*, Paris, Odile Jacob, 2007, 285 p.

OEXLE, Otto Gerhard, SCHULZE, Winfried (dir.), *Deutsche Historiker im Nationalsozialismus*, Frankfurt-am-Main, Fischer, 1999, 367 p.

REIZENSTEIN, Julien von, *Himmlers Forscher*.

REIZENSTEIN, Julien von, *Das SS-Ahnenerbe und die « Straßburger Schädelssammlung » – Fritz Bauersletzter Fall*.

SCHÖTTLER, Peter (dir.), *Geschichtsschreibung als Legitimationswissenschaft, 1918-1945*, Frankfurt-am-Main, Suhrkamp, 1997, 344 p.

STÜRMER, Veit, « Hans Schleif. Eine Karriere zwischen Archäologischem Institut und Ahnenerbe e.V. », in LEUBE, Achim (Hrsg.), *Prähistorie und Nationalsozialismus*, pp. 429-450.

TROEGER, Jörg (dir.), *Hochschule und Wissenschaft im Dritten Reich*, Frankfurt am Main, 1984.

WEINDLING, Paul, *Health, Race and German Politics between National Unification and Nazism, 1870-1945*, Cambridge, Cambridge UP, 1989, 641 p.

NOTES DU LECTEUR

Georges-Elia Sarfati

Lorsque l'Union Européenne nous éclaire sur sa « face sombre » : quelques enjeux du projet de Loi-cadre contre la circoncision assimilée à une mutilation sexuelle.

N°27 > décembre 2013
• 40 pages

70 ans du Crif

1944-2014 : Recueil de textes
Hors-série > janvier 2014
• 116 pages

Gérard Fellous

La Laïcité française : l'attachement du judaïsme
N°28 > mars 2014
• 40 pages

Nathalie Szerman

Le Printemps arabe à l'épreuve de l'antisémitisme : y a-t-il un avant et un après ?
N°29 > mai 2014
• 36 pages

Jacques Tarnéro

Antisémitisme / Antisionisme
Mots, masques, sens, stratégie, acteurs, histoire
N°30 > juin 2014
• 48 pages

Sandrine Szwarc

Intellectuels juifs et chrétiens en dialogue
N°31 > octobre 2014
• 32 pages

Gérard Fellous

L'État Islamique (DAECH), cancer d'un monde arabo-musulman en recomposition
N°32 > novembre 2014
• 52 pages

Michaël de Saint-Cheron

Le Messianisme comme réponse à l'antisémitisme
N°33 > décembre 2014
• 40 pages

Valérie Igoumet

Le négationnisme : histoire d'une idéologie antisémite (1945 - 2014)
N° 34 > février 2015
• 32 pages

Maxime Perez

L'opération « Bordure protectrice » à Gaza : Journal d'une guerre de 100 jours
N° 35 > mai 2015
• 44 pages

Anne Quinchon-Caudal

Vers une Internationale blonde
Le racisme supra-national en Europe et aux États-Unis dans la première moitié du XX^e siècle
N° 36 > juillet 2015
• 40 pages

Pierre-André Taguieff

La vague complotiste contemporaine : un défi majeur
N° 37 > septembre 2015
• 40 pages

Johann Chapoutot

Le « Droit » nazi, une arme contre les Juifs
N° 38 > octobre 2015
• 52 pages

Valérie Igoumet & Stéphane Wahnich

FN : une duperie politique
N° 39 > novembre 2015
• 56 pages

Jacques Tarnero

Migrations contemporaines du récit sur le « signe juif »
Entre fascination, admiration, comédie. Une question irrecevable
N° 40 > mars 2016
• 56 pages

Sandrine Szwarc

La culture (juive)
a-t-elle un avenir en France ?
N° 41 > juin 2016
• 64 pages

Eric Keslassy

Comprendre la guerre des mémoires
N° 42 > octobre 2016
• 46 pages

Jean-Philippe Moinet

L'identité nationale, c'est la république !
Les cinq piliers républicains qui font le socle, à consolider, de l'identité française.
N° 43 > janvier 2017
• 48 pages

Nathalie Szerman

Retour sur les principes guerriers fondamentaux du Hamas et leur transmission par le biais de la chaîne télévisée Al-Aqsa
N° 44 > mars 2017
• 44 pages

Michaël de Saint-Cheron

Le dialogue de malraux avec le peuple juif, « parain de l'Europe »
N° 45 > juillet 2017
• 44 pages

Salomon Malka et Victor Malka

« L'exception marocaine ? »
N° 46 > octobre 2017
• 52 pages

Anne Le Diberder

À la conquête de la modernité les peintres juifs à Paris
N° 47 > janvier 2018
• 40 pages

Annick Duraffour

et Pierre-André Taguieff

Céline contre les juifs ou l'école de la haine
N° 48 > mars 2018
• 60 pages

Georges-Elia Sarfati

Les nouveaux défis de la République Française :
Sur quelques enjeux du discours du Président Emmanuel Macron lors de la Commémoration de la Rafle du Vel d'Hiv (17 Juillet 2017).
N° 49 > juillet 2018
• 36 pages

LES ÉTUDES DU CRIF

Imprimé en Novembre 2018 / ISSN 1762-360 X

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Marc Knobel

COMITÉ ÉDITORIAL

Jean-Pierre Allali

Yonathan Arfi

Georges Bensoussan

Yves Chevalier

Roger Cukierman

Patrick Desbois

Robert Ejnes

Antoine Guggenheim

Mireille Hadas-Lebel

Francis Kalifat

Serge Klarsfeld

Joël Kotek

Éric Marty

Jean-Philippe Moinet

Richard Prasquier

Dominique Reynié

Michaël de Saint-Chéron

Georges-Elia Sarfati

Pierre-André Taguieff

Jacques Tarnéro

Yves Ternon

CONCEPTION & ICÔNOGRAPHIE

Yellowweb

CONSEILLER JURIDIQUE

Maître Pascal Markowicz

COORDINATION

Yoar Level

CORRECTRICE

Myriam Ruszniewski

IMPRESSION

ICL

CREDITS PHOTOS

Avec l'aimable autorisation de l'auteur : photographie de Johann Chapoutot, C. Heélie, Gallimard.

« Germanien », couverture de la revue scientifique de l'Ahnenerbe, 1937, LeMO (Lebendiges Museum Online).

EN PARTENARIAT AVEC

Le Collège des Bernardins

Fondation pour l'Innovation Politique - Fondapol

Le Cercle de la Licra - Réfléchir les droits de l'Homme

La Revue Civique

« Vidal Sassoon International Center for the Study of Antisemitism » de l'Université hébraïque de Jérusalem

ET AVEC LE SOUTIEN DE

• **La Fondation pour la Mémoire de la Shoah**

Crif

Conseil représentatif
des institutions juives de France

POUR TOUTE CORRESPONDANCE

39 rue Broca 75005 Paris

site web : www.crif.org

email : infocrif@crif.org

Novembre 2018

Prix : 10 €